

DICO ROCK

DROGUES STORE

Dictionnaire rock,
historique et politique des drogues

ARNAUD AUBRON


DON  **QUICHOTTE**

Extrait de la publication

DROGUES STORE

Dans la même collection :

Donqui Foot, Dictionnaire rock, historique et politique du football, Hubert Artus, Don Quichotte, 2011.

À paraître :

Délices d'initiés, Dictionnaire rock, historique et politique de la gastronomie, Emmanuel Rubin (avec Aymeric Mantoux), Don Quichotte, 2012.

American Dream, Dictionnaire rock, historique et politique de l'Amérique, Guillemette Faure, Don Quichotte, 2012.

Sexe Libris, Dictionnaire rock, historique et politique du sexe, Camille (avec David Abiker), Don Quichotte, 2012.

Science infuse, Dictionnaire rock, historique et politique des sciences, Nicolas Witkowski, Don Quichotte, 2013

ARNAUD AUBRON

**DROGUES
STORE**

Dictionnaire rock,
historique et politique des drogues



Extrait de la publication

La collection dicoRock offre une plongée dans un univers singulier. Drôles, déjantés et très documentés, les **dicoRock** mêlent petites et grandes sagas, toutes conçues comme un court essai à part entière. Instructifs et distrayants, ces dictionnaires se lisent comme des romans.

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2012.

ISBN : 978-2-35949-078-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Lilia,
Ma bonne étoile.

PRÉFACE

Un dictionnaire est une entreprise ambitieuse : il faut d'abord recenser toutes les histoires qui voyagent avec les drogues – et il y en a ! Des histoires que tout le monde connaît, des histoires que l'on ne sait pas que l'on connaît parce qu'elles voyagent toutes seules, dans la bouffée du joint ; des histoires secrètes ou tombées dans l'oubli – et des mensonges fabriqués de toutes pièces, pour nous faire peur...

Ensuite, il faut classer – et le dictionnaire d'Arnaud Aubron, c'est un peu comme l'encyclopédie chinoise de la nouvelle de Borges où les animaux sont classés en « a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) et cætera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches ».

Vous pensez que c'est n'importe quoi ? Pas du tout, c'était, paraît-il, la vision du monde de ces Chinois. *Drogues Store*, c'est notre vision des drogues, héritage de notre histoire, qui croise des entités a priori hétérogènes – un étrange bazar, que le rock a propagé à la vitesse des ondes, véhiculé par tous les médias, et d'abord par les radios, les disques vinyles et les splendides Ghettos-blasters avec lesquelles les gosses rivalisaient dans les ghettos. C'est la « culture de la drogue » qui a terrorisé l'Amérique, à laquelle elle mène une guerre sans fin. Des millions de gens ont été mis en prison, des millions y sont encore, dans toutes les prisons du monde. Impossible de parler de drogues sans parler de politique, parce que les drogues ne sont pas seulement des produits. Les drogues de notre temps ont été engendrées par la politique de prohibition – une histoire qui dans son principe remonte au début du xx^e siècle – mais qui a pris la forme que nous lui connaissons face à la « culture de la drogue », celle qui s'est inventée avec ce que les Américains ont nommé la « grande épidémie », la consommation de drogues de jeunes de la fin des années 1960, une consommation étroitement associée au rock et aux cultures musicales avec lesquelles elles ont noué un lien indéfectible. Depuis les années 1970, où elle s'est introduite en

France, cette culture de la drogue a connu bien des aléas. Comme l'expérience de l'usage est barrée du sceau de l'interdit, chaque génération ne retient de la génération précédente qu'une histoire partielle, limitée à ce que l'on considère comme les conséquences des drogues, mais qui efface les politiques qui les ont engendrées.

Drogues store, dictionnaire rock, historique et politique des drogues, entreprend de renouer les fils de notre histoire – et ces fils sont multiples. Ce dictionnaire est le fruit d'une longue série d'enquêtes qui, du milieu des années 1990 à aujourd'hui, ont conduit Arnaud Aubron à explorer les différentes dimensions de cette histoire. L'expérience de l'usage est le point de départ – parce qu'il faut l'avoir vécu pour aller contre des croyances profondément enracinées en chacun de nous. Cependant l'expérience personnelle ne suffit pas, elle peut même être un piège, parce que l'on croit connaître la vérité, et les vérités dans les drogues sont multiples ; elles sont personnelles mais elles sont aussi générationnelles. Les années 1980 ont été les années de la « catastrophe sanitaire », avec l'héroïne injectée et l'épidémie de sida. La génération d'après, celle qui a commencé à consommer des drogues au début des années 1990, revendique un usage festif – rien à voir avec les toxicomanes des années antérieures ! Enfermé dans une caricature, le toxicomane n'a plus rien d'humain. En 1994, en plein débat public, Laurence Folléa, journaliste au *Monde*, donne la parole à quelques-uns de ces drogués, et Arnaud Aubron prend conscience que ces « toxicos » sont somme toute des gens comme tout le monde, des gens *normaux*. Une question va être à l'origine de sa longue enquête : « On m'aurait donc menti ? » Je pense que, d'une manière ou d'une autre, les militants, les spécialistes ou les chercheurs qui travaillent sur les drogues ont eu ce même étonnement – devenu une véritable colère lorsque certains ont pris conscience des « mensonges qui tuent les drogués ». C'est le titre d'un livre où le docteur Annie Mino raconte comment elle a été amenée à expérimenter les prescriptions d'héroïne à Genève. La réduction des risques associés à l'usage de drogues a bouleversé toutes les croyances des milieux associatifs en lutte contre la prohibition des drogues ou contre le sida ; elle a aussi convaincu des médecins, mais ces révélations sont restées enfermées dans les milieux concernés. L'opinion française n'a pas été informée des

résultats quasi miraculeux, comme la baisse des overdoses de 80 % en quatre ans. Comme aurait-elle pu le comprendre, persuadée que si les héroïnomanes mouraient comme des mouches, c'est parce qu'ils étaient toxicomanes ! Et pourtant, il a suffi de changer de politique pour que la « catastrophe » soit surmontée : les usagers d'héroïne se sont protégés du sida, et ceux qui étaient malades se sont soignés. En journaliste rigoureux, Arnaud Aubron a mené l'enquête : Qui a décidé de cette politique en France ? Pourquoi la France a-t-elle pris un tel retard ? Qui sont les associations d'usagers de drogues ? Et pourquoi ce retour de la guerre à la drogue de ces dernières années ?

L'histoire des drogues est au croisement de plusieurs spécialités : la médecine, l'anthropologie, l'histoire culturelle, les politiques publiques, françaises et internationales... Arnaud Aubron a voulu voir par lui-même ce que vit chacun des acteurs, fût-il entrepreneur à Ketama. Sans oublier les contes et légendes, qui font étroitement partie de cette histoire. Chacun a ses certitudes sur les drogues, ne serait-ce que parce que des toxicomanes, des dealers, des policiers, on peut en voir tous les soirs à la télévision, dans des séries, des films ou des reportages. Tous ne sont pas mensongers, et certains réalisateurs ou journalistes connaissent leur sujet. Cependant, les éclairages sont nécessairement partiels, il manque des pièces au puzzle, et les pièces manquantes sont interprétées à l'aune de la peur des drogues. *Drogues Store* réunit toutes les pièces de l'expérience des drogues de ces dernières années. Une expérience vue de la France, qui donne les clefs du débat public français, mais qui n'oublie pas que tout est mondialisé dans cette histoire, la circulation des drogues, les cultures musicales qui les accompagnent et la politique de prohibition.

On trouve de tout dans *Drogues Store*, mais ce n'est pas non plus le bazar ! Chaque article est rangé par sa lettre, ce qui n'est pas toujours évident quand on n'a pas en main toutes les clefs de l'histoire. Il suffit alors de se servir de ce dictionnaire comme d'un kaléidoscope. On tourne une page, et une nouvelle configuration apparaît. Et les configurations ne manquent pas. Chaque lettre est introduite par une citation. Le poète persan Omar Khayyâm ouvre la lettre K : « Sache donc que le vin est une âme qui perfectionne

l'homme.». Un quatrain écrit au XI^e siècle où l'âme du vin nous renvoie loin en arrière, au temps où les drogues n'étaient pas des drogues. On tourne la page, et nous voilà avec Ken Kessey – bien sûr! Ken Kessey est celui qui a répandu le LSD à travers l'Amérique avec sa bande de joyeux lurons, les Merry Pranksters... Une bande qui ne se prenait pas au sérieux mais qui avait appris d'expérience les vertus du LSD, qu'elle distribuait à pleines poignées parce que cette drogue magique allait répandre l'amour, la musique et la joie à travers le monde... Oui mais, avant lui, «et si la CIA était à l'origine de la culture hippie? » Décidément «l'acide est dans le fruit». L'histoire des drogues est extravagante. Elle part dans toutes les directions. À défaut d'une histoire raisonnée, mieux vaut lire tranquillement chaque article pour lui-même, selon l'inspiration du jour.

Un dictionnaire est un objet pratique : on peut le manipuler à loisir. Ouvrir n'importe où. Choisir un mot, un nom, une histoire, juste une, pour enrichir sa propre histoire. On peut aussi aller d'histoire en histoire : à la fin de chaque article, le lecteur a droit à quelques conseils. Après Ken Kessey, «lire aussi : Bear, Fantasias, Jobs (Steve), Midnight and Climax, Neo American Church, Pain maudit». Chacun peut découvrir à sa guise les liaisons étranges qui se sont nouées à travers l'histoire.

Un dictionnaire, enfin, est un objet éducatif : il garde la mémoire de notre expérience avec les drogues, comment les êtres humains ont vécu avec, comment ils s'en sont servis, comment ils ont voulu les combattre, et ce qu'il en est arrivé. Rien d'étonnant si cette mémoire est soigneusement enfouie car, pour la prohibition, il n'y a qu'un enseignement à retenir : *Just say no*. Or, manifestement, les êtres humains ne veulent pas renoncer aux substances qui modifient leurs états de conscience. Qu'on s'en réjouisse, ou qu'on le déplore, nous devons apprendre à coexister avec les drogues et, pour coexister, il faut savoir qui elles sont et quelle est notre histoire avec elles. C'est ce que j'appelle «civiliser les drogues». La tâche n'est pas aisée, parce que ces produits ne sont pas anodins. À défaut d'une transmission de l'expérience de l'usage, les errements et les abus se répètent d'une génération à l'autre. J'ai lu ces articles avec attention parce qu'Arnaud Aubron appartient à une autre

génération que la mienne. Avec attention et enthousiasme car je n'ai pas de doute, *Drogues Store* est en mesure de transmettre à sa propre génération – et à la suivante – ce qu'elle a vécu, découvert, compris, au cours d'une enquête commencée... il y a quelque trois décennies ! Il en faut du temps pour devenir un spécialiste de ce domaine multidimensionnel. On t'avait pourtant prévenu, Arnaud, lorsque l'on rentre là-dedans, on ne sait jamais quand on en sortira : ça accroche – même quand on se contente d'en raconter l'histoire !

Anne Coppel

AVANT-PROPOS

«Tu es journaliste? Tu écris sur quoi? La drogue? Mais pourquoi?» Cette question, on me la pose invariablement depuis près de quinze ans. Depuis que j'ai commencé à écrire sur ce sujet pour *Libération*, puis pour Rue89 et enfin pour *Les Inrockuptibles* aujourd'hui. Serait-ce le cas si j'écrivais sur le football ou la gastronomie? Ce sujet serait-il moins légitime qu'un autre? Les lecteurs auraient-ils déjà fait le tour de cette question qui n'en serait pas vraiment une? Ou, au contraire, les drogues seraient-elles l'un des derniers tabous de notre société?

Aussi loin que je puisse m'en souvenir, c'est en 1994, alors que je tentais avec peine de m'intéresser aux enseignements dispensés à Sciences-Po en espérant devenir journaliste, que me vint cette idée «si saugrenue». Plus précisément en lisant une série d'articles de Laurence Folléa dans *Le Monde* qui s'intitulait «Vivre avec l'héroïne». Au côté de portraits habituels de toxicos, on y lisait le témoignage de Louis, trente et un ans, agent de la voirie, qui prenait «parfois de l'héroïne le soir en sortant du bureau», sans pour autant en être accro. Pour lui, «vivre avec, c'était possible». Comme pour Henri, trente-cinq ans, marié, un enfant, lui aussi consommateur occasionnel après «neuf ans passés à s'en sortir». Bref, des gens «normaux».

Alors, on m'aurait menti? Tous les toxicomanes ne se prostituaient donc pas dans les recoins de gares sordides pour mendier un shoot de mauvaise héroïne? C'était pourtant ce que l'on rapportait à la télévision et dans la plupart des journaux, où la parole policière tenait le haut du pavé et où les agressions de petites vieilles par des marginaux errants le disputaient aux overdoses. Si je connaissais bien quelques amateurs d'ecstasy, je n'avais en revanche jamais parlé avec un héroïnomane. J'avais toutefois l'intuition que ces articles du *Monde* disaient la réalité et que, comme il existait toutes sortes de buveurs d'alcool ou de fumeurs de pétards, il devait exister toutes sortes d'usagers de drogues «dures».

Si j'avais cette intuition, c'est que l'on m'avait déjà menti, quatre ans plus tôt. Pour la première fois de ma vie, je tirais alors sur un joint, roulé de main de maître par un médecin, ce qui m'avait convaincu

d'accepter. Et... rien. Ni éléphants roses flottant dans les airs, ni envie de me jeter par la fenêtre pour vérifier si je savais voler (méfiant, je m'étais tout de même assuré que nous étions bien au rez-de-chaussée). Rien de tout ce que l'on m'avait promis, que ce soit pour me dissuader ou pour me tenter. Juste une légère sensation de bien-être, quand ma première cuite avait donné lieu, quelques années auparavant, à ce qui reste à ce jour ma plus pitoyable nuit d'ivresse. Ce n'était donc que ça, *la drogue*? Et, puisque l'on m'avait menti sur les effets du pétard, ne m'avait-on pas aussi trompé sur ces fameuses drogues dures qui menaient leurs usagers à une déchéance puis à une mort certaines?

C'est fort de ces révélations successives, d'une indubitable attirance pour les marges de la société héritée de mon enfance en banlieue parisienne et d'une envie post-adolescente de changer le monde que je décidai de consacrer ma future carrière à explorer celui des drogues et à côtoyer ceux qui le peuplaient. On prête à Timothy Leary cette phrase qui n'est probablement pas de lui mais qui résume bien mon état d'esprit d'alors : « Les drogues provoquent des comportements irrationnels chez ceux qui n'en consomment jamais. »

Au total, « ceux qui n'en consomment jamais » demeurent très minoritaires : alcool, cannabis, barbituriques, ecstasy, anxiolytiques, cocaïne, amphétamines, café, héroïne... Le monde est un grand *drogues store* dont nous sommes tous les clients, même si aucun d'entre nous n'accepte de se définir comme drogué. La différence fondamentale entre un alcoolique, un accro aux antidépresseurs et un héroïnomane ne tient pas à la nature chimique des produits qu'ils consomment mais au fait que la société a, pour de plus ou moins bonnes raisons, décidé que deux de ces psychotropes étaient légaux, tandis que le troisième ne l'était pas. Comme la science l'a désormais démontré, cette séparation entre licite et illicite n'a aucun rapport avec la dangerosité réelle de ces substances, l'alcool se situant, au côté de l'héroïne, sur la première marche de tous les palmarès des produits à risques. Mais, au fil des générations et de la transmission du savoir, nos sociétés ont su apprivoiser cette drogue et limiter les risques qu'entraîne sa consommation. « Rien n'est poison, tout est poison : c'est la dose qui fait le poison », affirmait dès le XVI^e siècle le médecin suisse Paracelse.

Le tournant des années 1960

«La» drogue, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, est le fruit de la société urbaine et industrielle. Les civilisations rurales usaient de plantes psychoactives dans un cadre collectif et ritualisé pour être en harmonie avec la nature, ou vénérer leurs ancêtres. Au XIX^e siècle, les ouvriers des usines commencèrent à recourir à des excitants pour tenir les cadences infernales et à des calmants pour trouver le repos et s'évader de la solitude des grandes villes. La chimie suivit. Les scientifiques réussirent à extraire en quelques décennies la substance active de la plupart de ces plantes traditionnelles, comme la coca, le pavot, l'éphédra, le peyotl... La drogue était née au nom du progrès et de la médecine moderne. Elle ne tarderait pas être pourchassée en leur nom.

On oublie souvent que des millions d'employés de bureaux, de femmes au foyer ou de soldats au front consommèrent héroïne, cocaïne ou amphétamines en quantités industrielles dans la première moitié du XX^e siècle. Des vagues de toxicomanie sans comparaison avec les niveaux actuels mais qui n'entraînèrent cependant pas l'hystérie qui s'empare de la société contemporaine dès qu'il est question de «stupéfiants». C'est qu'on se droguait alors sur avis du médecin ou du pharmacien, afin de s'adapter à une société fondée sur la performance et la compétition. Contrairement à la croyance populaire, les années 1960 n'ont pas, loin s'en faut, inventé les drogues, mais elles ont radicalement changé leur signification sociale. En devenant l'apanage d'une jeunesse qui rejetait le monde de ses parents, ces drogues récemment interdites quittaient la pharmacopée pour se hisser au rang d'instrument de subversion. Elles seraient désormais combattues au nom de la préservation de l'ordre social. L'engrenage infernal se mit en place : l'interdit séduisit les mafias, qui justifièrent à leur tour l'accroissement de la répression.

Le système international de lutte contre les «stupéfiants» que nous connaissons actuellement est le fruit de ce processus. Encore fallait-il se mettre d'accord sur ce qu'était un stupéfiant, dont la seule définition est celle d'être un produit inscrit sur une liste dite «des stupéfiants». Cette liste, qui s'impose à l'ensemble des pays du monde, n'est que le reflet des rapports de force de son temps. Alors que l'on interdisait d'un trait de plume aux Amérindiens de

consommer leur coca ou aux Indiens et aux Arabes leur cannabis, antidépresseurs et alcool, les drogues des pays du Nord, étaient étrangement épargnés. « La classification des substances et la législation qui y affèrent ne reposent sur aucun fondement scientifique mais sur des bases idéologiques, morales et (géo)politiques », résumant les chercheurs Pierre-Arnaud Chouvy et Laurent Laniel en introduction de leur *Géopolitique des drogues illicites*.

Dans cette guerre à la drogue, dont ils brandirent l'étendard à l'envi, les gouvernements occidentaux n'ont pourtant pas toujours été du bon côté de la barrière. La plupart des grandes épidémies de drogues modernes peuvent même être considérées comme le résultat indirect de leur diplomatie expansionniste et de leurs besoins de financement pour la mener à bien, souvent en toute illégalité. Les Britanniques allèrent jusqu'à faire deux fois la guerre à la Chine pour l'obliger à légaliser l'opium. Avec, pour conséquence, d'engendrer la première grande vague de toxicomanie moderne. Pour financer leur guerre sale au Vietnam, Français puis Américains durent tremper dans les trafics de ce qui allait devenir le Triangle d'or de l'héroïne. Tout comme la CIA ferma les yeux sur les trafics des opposants à la Contra anticommuniste du Nicaragua. Et comme elle le fit enfin en Afghanistan, pays qui devint, après le retrait soviétique, la première zone de production d'héroïne au monde.

La prohibition n'est qu'une parenthèse

Il y a un siècle et demi furent adoptées, sous Louis-Philippe, les premières lois contrôlant le commerce de « substances vénéneuses » parfois millénaires. Et cela ne fait que quarante ans que les toxicomanes sont considérés au mieux comme des malades, au pire comme des délinquants. La plus grande, et probablement la seule, victoire des partisans de la guerre à la drogue est d'avoir fait passer, aux yeux de l'opinion publique, cette nouvelle croisade pour l'unique politique rationnelle, la seule ayant jamais existé. Et d'avoir, par là même, fait passer leurs adversaires pour d'irresponsables idéalistes. Seule la foi en un impératif moral peut expliquer le maintien d'une politique qui a coûté des dizaines de milliers de vies, des milliards de dollars, mobilisé des centaines de milliers de militaires et de policiers, envoyé autant de personnes en prison...

sans le moindre résultat tangible. Partout, depuis des années, les chiffres de consommation de produits illicites sont à la hausse. Et, malgré tous les efforts de la communauté internationale depuis quarante ans, l'offre n'a jamais fléchi. Les rapports faisant état de cet échec sont légion, émanant de chefs d'État, de think tanks prestigieux, d'organisations internationales, comme l'OMS, ou même de l'Union européenne. Ils restent inaudibles sous les sirènes de la guerre mondiale à la drogue.

Comme pour la majorité des questions de société – vote des femmes, avortement, droits des homosexuels... –, la France est à la traîne et sera bientôt le dernier pays d'Europe à prévoir des peines de prison pour les fumeurs de joints, même si cette mesure n'est fort heureusement que rarement appliquée. À l'étranger, les mentalités changent. De manière pragmatique, des autorités locales ou nationales osent dresser le constat d'échec de la répression et sortir des sentiers battus. Le Portugal, seul pays européen qui a légalement dépénalisé l'usage de stupéfiants, semble avoir trouvé sa voie – il est aujourd'hui régulièrement cité en exemple. Tout comme l'Espagne des cannabis social clubs, sortes de coffee-shops version économie solidaire où producteurs et consommateurs se réunissent en cercle fermé, luttant ainsi contre le marché noir, tout en contrôlant la quantité et la qualité des produits mis en circulation. Trop ostensible et attirant les touristes du monde entier, le coffee-shop néerlandais, quant à lui, est controversé, sans toutefois que ne soit remis en cause le principe même de la tolérance des drogues douces. La République tchèque, la Grèce ou la Pologne ont récemment adopté des mesures de dépénalisation de l'usage, tandis que plusieurs États américains vivent déjà cette dépénalisation de fait pour la marijuana. Enfin, des chefs d'État latino-américains, aux avant-postes de la guerre à la drogue et de ses ravages, appellent à une trêve. Au cœur de ces démarches, un constat commun : la guerre à la drogue fait aujourd'hui plus de mal que les drogues elles-mêmes.

« Civiliser les drogues »

Après quarante années de guerre larvée et de diabolisation, la société française n'est pas prête à la légalisation immédiate des

drogues. Mais, en inversant la proposition, aucun parent n'est prêt à voir son enfant se faire enfermer parce qu'il a fumé un joint ou gobé un ecstasy. Et plus personne ne pense sérieusement qu'un jour les drogues disparaîtront. Or, tant que perdurera l'interdit, ce commerce lucratif restera entre les mains de personnes peu recommandables. Pour sortir de l'impasse de la guerre à la drogue, des multitudes d'options sont possibles. Il serait hypocrite de dire qu'une légalisation ou une dépénalisation de l'usage des drogues régleraient tous les problèmes ou qu'elles entraîneraient une baisse de la consommation. L'herbe semble toujours plus verte ailleurs, mais ce n'est pas parce que la France adoptera la législation néerlandaise que sa jeunesse fumera moins de cannabis. Car, malgré l'un des régimes les plus répressifs d'Europe, les jeunes Français fument en moyenne plus de pétards que les autres Européens. Tout comme leurs parents se situent dans le peloton de tête des consommateurs de psychotropes légaux. Puisque l'on sait désormais que la législation, aussi répressive soit-elle, n'est d'aucune influence sur la consommation, il est temps de sortir de l'anathème pour entamer un dialogue serein et constructif, chercher des solutions adaptées à chaque situation, à chaque consommation, à chaque consommateur, dont l'immense majorité n'est fort heureusement constituée ni de malades ni de délinquants.

À ce jour, la réduction des risques liés à la toxicomanie, inaugurée en 1993 par Simone Veil, alors ministre des Affaires sociales, de la Santé et de la Ville, est la seule politique publique à avoir obtenu des résultats concrets et mesurables, aussi bien en ce qui concerne les morts par overdose que les contaminations par le virus du sida. La réduction des risques est une politique pragmatique, qui implique de mettre de côté l'impératif moral au cœur de la guerre à la drogue pour répondre à l'urgence créée par la pandémie. Elle s'est pérennisée par la suite, dans l'indifférence générale. Aucun parti politique ne voulait s'attribuer la paternité de cette victoire. Car c'eût été reconnaître dans le même mouvement l'échec de la répression, qui reste le fondement de la politique française en matière de toxicomanie. Nous devons sortir de l'idéologie guerrière pour adopter une attitude pragmatique. Abandonner l'irréaliste objectif d'abstinence pour tous afin de trouver de multiples voies

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	9
Avant-propos.....	15
Dictionnaire.....	25
Pour la descente	379
Ils ont osé le dire	380
Tableau des stupéfiants	385
Glossaire par produits	390
Bibliographie.....	393
Remerciements	398

Direction éditoriale : Stéphanie Chevrier
Suivi éditorial : Aurélie Michel
Direction artistique : Cédric Scandella
Assistante du suivi éditorial : Marion Sénat
Suivi de fabrication : Vincent Maillet
Correction : Jacques Morel
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S. à Lonray
Dépôt légal : mars 2012. N° 00000
Imprimé en France